



Toulouse-Lautrec Résolument moderne

9 octobre 2019 – 27 janvier 2020

Grand Palais

galeries nationales

entrée Square Jean Perrin

Exposition coproduite par la Réunion des musées nationaux - Grand Palais et les musées d'Orsay et de l'Orangerie avec le soutien exceptionnel de la ville d'Albi et du musée Toulouse-Lautrec.

Exposition conçue avec le concours exceptionnel de la Bibliothèque nationale de France, détentrice de l'ensemble de l'œuvre lithographiée de Henri de Toulouse-Lautrec.

Trois rejets conditionnent la vision courante de Toulouse-Lautrec (1864-1901) : il aurait méprisé les valeurs de sa classe, négligé le marché de l'art, exploité le monde de la nuit parisienne et du sexe tarifé, en le regardant de haut. La libération des formes et la verve satirique du meilleur de l'œuvre en seraient la preuve. A cette vision conflictuelle de sa modernité, typique des années 1970-1980, il faut en substituer une autre, plus positive. Cette exposition - qui réunit environ 200 œuvres - veut, à la fois, réinscrire l'artiste et dégager sa singularité. La contradiction n'est qu'apparente, tant Lautrec lui-même a agi simultanément en héritier, en homme de réseau, en conquérant de l'espace public et en complice du monde qu'il a traduit avec une force unique, une mansuétude parfois féroce, rendant plus intense et significative « la vie présente » sans la juger. Plutôt que de l'affilier à la caricature qui cherche à blesser, voire humilier, il faut le rattacher à une lignée très française du réalisme expressif, brusque, drôle, direct (dirait Yvette Guilbert) dont sa correspondance égrène les noms : Ingres, Manet, Degas. Comme eux, par ailleurs, Lautrec fait de la photographie son alliée. Plus qu'aucun autre artiste du XIX^e siècle, il s'associa aux photographes, amateurs ou professionnels, fut conscient de leur pouvoir, servit leur promotion, s'appropriâ leurs effets dans la recherche du mouvement. L'archive photographique de Lautrec rejoint, du reste, les pratiques du jeu aristocratique sur les apparences et les identités qu'on échange à plaisir, moyen de dire que la vie et la peinture n'ont pas à se plier aux limites ordinaires, ni à celles de l'avant-garde. « Tout l'enchantait », résume Thadée Natanson.

Depuis 1992, date de la dernière rétrospective française de l'artiste, maintes expositions ont exploré les attaches de l'œuvre de Toulouse-Lautrec avec la « culture de Montmartre » dont il serait, à la fois, le chroniqueur et le contempteur. Cette approche sociologique, heureuse par ce qu'elle nous dit des attentes et inquiétudes de l'époque, a réduit la portée d'un artiste que ses origines, ses opinions et son esthétique ouverte préservèrent de toute tentation inquisitrice. Lautrec ne s'est jamais érigé en accusateur des vices urbains et des nantis impurs. Par sa naissance, sa formation et ses choix de vie, il s'est plutôt voulu l'interprète pugnace et cocasse, terriblement humain au sens de Daumier et Baudelaire, d'une liberté qu'il s'agit de mieux faire comprendre au public d'aujourd'hui. A force de privilégier le poids du contexte ou le folklore du Moulin-Rouge, on a perdu de vue l'ambition esthétique, poétique, voire politique, dont Lautrec a investi ce qu'il apprit, tour à tour, auprès de Princeteau, Bonnat et Cormon. Comme l'atteste sa merveilleuse correspondance, Manet, Degas et Forain lui ont permis, dès le milieu des années 1880, de transformer son naturalisme puissant en un style plus incisif et caustique. Nulle évolution linéaire et uniforme pour autant : de vraies continuités s'observent de part et d'autre de sa courte carrière. L'une d'entre elles est la composante

narrative dont Lautrec se départit beaucoup moins qu'on pourrait le croire. Elle est particulièrement active aux approches de la mort, vers 1900, quand sa vocation de peintre d'histoire prend une tournure désespérée. L'autre dimension de l'œuvre qu'il convient de rattacher à son apprentissage, c'est le désir de représenter le temps, et bientôt d'en déployer la durée plus que d'en figer l'élan. Encouragé par sa passion photographique et l'adoubement de Degas, électrisé par le monde des danseuses et des inventions modernes, Lautrec n'aura cessé de reformuler l'espace-temps de l'image.

Dès que l'œuvre bascule dans la synthèse saisissante des années 1890, ouverte par l'affiche révolutionnaire du Moulin-Rouge, Lautrec développe une stratégie entre Paris, Bruxelles et Londres, que l'exposition souligne en distinguant la face publique de son œuvre du versant plus secret. Lautrec renonce au Salon officiel, non à l'espace public, ni au grand format. Preuve qu'il cherchait bien, comme Courbet et Manet avant lui, une relève de la peinture d'histoire par l'exploration de la société moderne en ces multiples visages, au mépris souvent des bienséances. Qu'il ait joui du spectacle de Montmartre, qu'il ait célébré l'aristocratie du plaisir et des prêtresses du vice à la façon de Baudelaire, est indéniable. La maison close lui offre même un espace où les femmes jouissent d'une indépendance et d'une autorité uniques, si paradoxales soient-elles. Viveur insatiable, Lautrec perfectionne vite les moyens de communiquer l'électricité du cancan, l'éclat dur des éclairages modernes et la fièvre d'une clientèle livrée aux excès. Le mouvement, que rien ne bride, se décompose devant nos yeux, aboutissant aux affiches les plus dynamogènes, comme aux estampes de Loïe Fuller et aux panneaux de la Goulue, également cinématographiques. Il y a là une folie de la vitesse et une capacité pré-futuriste qui réunit le galop du cheval, les chahuteuses des cabarets, la fièvre vélocipédique à l'automobile. Or, même la magie des machines ne parvient pas à déshumaniser sa peinture et ses estampes, toujours incarnées. A l'instar de ses écrivains d'élection, qui furent souvent les familiers de la *Revue blanche*, Lautrec est parvenu à concilier la fragmentation subjective de l'image et la volonté de hisser la vie moderne vers de nouveaux mythes. Liant peinture, littérature et nouveaux médiums, l'exposition trouve son chemin, au plus près de cet accoucheur involontaire du XX^e siècle.

.....
commissariat : **Stéphane Guégan**, Conseiller scientifique auprès de la Présidence de l'établissement public des musées d'Orsay et de l'Orangerie ; **Danièle Devynck**, Directrice du musée Toulouse-Lautrec (Albi)

scénographie : Martin Michel

.....

horaires :

lundi, jeudi et dimanche de 10h à 20h
mercredi, vendredi et samedi de 10h à 22h
fermeture hebdomadaire le mardi

tarifs :

15 €, TR 11 € (16-25 ans, demandeurs d'emploi et famille nombreuse)
gratuit pour les moins de 16 ans, bénéficiaires des minima sociaux

accès :

métro ligne 1 et 13 « Champs-Élysées-Clemenceau » ou ligne 9 « Franklin D. Roosevelt »

informations et réservations :

www.grandpalais.fr

#ExpoToulouseLautrec

aux éditions de la Rmn-Grand Palais :

- catalogue de l'exposition

21,6 x 28,8 cm, 352 pages, 350 illustrations, 45 €

- journal de l'exposition

28,8 x 43,2 cm, 24 pages, 30 illustrations, 6 €

- l'expo

16,2 x 21,6 cm, 304 pages, 280 illustrations, 18,50 €

- Un Henri de Toulouse-Lautrec

14 x 21 cm, 236 pages, 60 illustrations, 19 €

contacts presse :

Réunion des musées nationaux - Grand Palais
254-256 rue de Bercy
75 577 Paris cedex 12

Florence Le Moing
florence.le-moing@rmngp.fr
01 40 13 47 62

Audrey Rouy
audrey.rouy@rmngp.fr

[@Presse_RmnGP](https://twitter.com/Presse_RmnGP)



Musée
d'Orsay et
de l'Orangerie

L'exposition bénéficie du soutien d'ING, de la MAIF et de la Fondation Louis Roederer.

